

DOCTRINE CONTRE DOCTRINE  
L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE ET LA REVOLTE DE  
PINDORAMA<sup>1</sup>

Filipe Ceppas

Faculté d'éducation / Programme de doctorat en philosophie de  
l'Universidade Federal do Rio de Janeiro (UFRJ)

*Résumé*

Dans ce texte, j'évalue des stratégies pour combattre les attaques contre l'enseignement de la Philosophie et des sciences humaines en général au Brésil, dues à leur supposé « endoctrinement ». Je soutiens que, oui, nous sommes doctrinaires, si « doctrinaire » signifie ne pas renoncer à un enseignement engagé dans une expansion radicale de la démocratisation des écoles et des savoirs. J'essaie également de montrer comment nos défis peuvent être relevés à l'aide de la philosophie anthropophage d'Oswald de Andrade.

*Mots clés*

Enseignement de la philosophie, endoctrinement, anthropophagie.

*Abstract*

In this text, I evaluate some strategies to combat the attacks against the teaching of Philosophy and the human sciences in general, due to their supposed « indoctrination ». I maintain that, yes, we are doctrinaire, if « doctrinaire » means not renouncing an education committed to a radical expansion of the democratization of schools and knowledge. I also try to show how our challenges can be addressed using the cannibalistic philosophy of Oswald de Andrade.

*Keywords*

Teaching of Philosophy, indoctrination, cannibalism.

---

<sup>1</sup> « Pindorama c'est une désignation pour le lieu mythique des peuples Tupi-Guarani, qui serait une terre exempte de maux. Les archéologues pensent que la croyance s'est formée à l'époque des anciennes migrations, lorsque les Tupi-Guaranis se sont déplacés vers la côte brésilienne, aujourd'hui la région orientale de l'Amérique du Sud. Plusieurs groupes Tupi-Guarani ont habité la région jusqu'à "l'invasion de Pindorama", plus connue sous le nom de "découverte du Brésil". » <https://pt.wikipedia.org/wiki/Pindorama>

Les enseignements de philosophie et de sociologie dans le système d'éducation au Brésil ont été critiqués et attaqués depuis des années comme étant essentiellement « doctrinaires ». Ces attaques ont pris de l'ampleur avec l'approbation du nouveau programme national pour les lycées (la *Base Nacional Curricular Comum*, BNCC) en conjonction avec la réforme de l'enseignement secondaire de 2017. Suite à cette réforme, nous avons eu récemment des propositions de suppression de ces disciplines dans les régions de Minas Gerais, Bahia et Rio Grande do Sul ; et aussi une radicale réduction de leurs heures de classe dans plusieurs autres régions, y compris São Paulo et Rio de Janeiro. Les arguments sont grossiers : la philosophie et les sciences humaines en général seraient soit inutiles, soit dangereuses, soit les deux. Ils seraient inutiles et dangereux car ils seraient utilisés, en règle générale, comme un instrument d'endoctrinement gauchiste. Au lieu d'offrir des outils utiles pour former le futur travailleur et citoyen, ils endoctrineraient les étudiants avec des idéologies telles que le « marxisme culturel ». Les élèves doivent améliorer leur apprentissage des mathématiques et du portugais. Pour ces raisons —continue la litanie— le mieux serait de retirer ou de réduire le contenu des matières des sciences humaines et d'augmenter la charge de travail des mathématiques et du portugais.

De telles allégations sont ridicules et il ne faudrait pas s'attarder là-dessus, si ce n'est que leurs défenseurs sont désormais chargés de conduire les politiques publiques. La prétendue incompatibilité entre les sciences humaines et ladite urgence de privilégier le portugais et les mathématiques forme un principe qui gouverne les réformes éducatives depuis le coup d'État parlementaire qui a chassé le Parti des Travailleurs (PT) du pouvoir en 2016.<sup>2</sup> Dans le milieu universitaire, nous sommes prêts à démanteler ces sophismes, mais il y a un fait évident et c'est que nos adversaires ne sont pas vraiment disposés à écouter et à réfléchir. Certains d'entre eux sont des dirigeants au niveau régional qui veulent faire des économies avec des enseignants soi-disant polyvalents, par exemple. D'autres à l'extrême droite de l'échiquier politique ont déclaré une « guerre au marxisme culturel », quoi que cela signifie — ils ne le savent même pas très bien, puisqu'ils pensent que le « mondialisme » (le nom qu'ils donnent à la mondialisation) est un « truc communiste ». Ils ont emprunté ces thèses délirantes de l'extrême droite américaine, de gens comme Trump et Steve Bannon.

---

<sup>2</sup> <https://www.jean-jaures.org/publication/le-bresil-face-a-un-coup-detat-parlementaire/>

Dans ce scénario de « guerre culturelle », de « guerre idéologique », si c'est bien de cela qu'il s'agit (c'est, en fait, une guerre des forces les plus arriérées du pays contre tout ce qu'il y a de mieux : contre l'environnement, contre les indigènes, les travailleurs, les *quilombolas*,<sup>3</sup> les intellectuels, les *favelados*,<sup>4</sup> les artistes, les noirs, les journalistes, les femmes, les LGBTQI+, etc.), nous avons été trop sur la défensive et il faudrait redéfinir plus clairement les stratégies d'attaque et de défense. Il faudrait surtout *passer à la contre-attaque*. Nous avons été trop sur la défensive quand nous voulons, à tout prix, convaincre la société que la philosophie dans l'enseignement général et la formation professionnelle, plus qu'utile, est nécessaire à la construction de « l'esprit critique », à la formation à la citoyenneté ; et qu'elle n'est pas et ne saurait être pas « dangereuse », au sens où son enseignement n'est pas et ne saurait pas être, à quelques exceptions près, *doctrinal*. Au contraire — ainsi continue courageusement cette ligne de défense — les professeurs de philosophie présentent aux étudiants les doctrines les plus diverses (Platonisme, Aristotélisme, Néoplatonisme, Scepticisme, Stoïcisme, Scolastique, Cartésianisme, Contractualisme, les Lumières, Marxisme, Libéralisme, Philosophie transcendante, Existentialisme, etc.), leur permettant de réfléchir par eux-mêmes à des problèmes, des thèses, etc. Le raisonnement philosophique, la logique, l'épistémologie, l'esthétique, l'éthique, etc., ne sont pas seulement des composantes fondamentales d'une culture générale, historique, constitutive des sociétés occidentales ; ils apparaissent plutôt comme des aides précieuses dans les matières les plus diverses et, en particulier, dans le développement même des compétences essentielles dans les disciplines de mathématiques et du portugais. Le raisonnement philosophique aide à l'organisation de la pensée et, par conséquent, aux compétences en lecture et en écriture. La philosophie est indissociable de l'histoire des sciences et les relations entre la logique, la métaphysique, la physique et les mathématiques sont cruciales pour aider les élèves à comprendre la portée, la beauté, le caractère à la fois « faustien » et ordinaire, voire utilitaire, de la connaissance humaine.

---

<sup>3</sup> « *Quilombola* (...) est un résident afro-brésilien des colonies *quilombo* établies pour la première fois par des esclaves en fuite au Brésil. Ce sont les descendants d'esclaves afro-brésiliens qui se sont échappés des plantations d'esclaves qui existaient au Brésil jusqu'à l'abolition en 1888 ». <https://pt.wikipedia.org/wiki/Quilombolas> Il y a aujourd'hui plus d'un millier de collectivités *quilombolas* certifiées.

<sup>4</sup> Les habitants des bidonvilles.

Il y a quelque chose de stratégique dans cette défense, dans le besoin d'expliquer plus et mieux tout cela qui semble être un truisme — même s'il ne l'est pas, parce qu'en fait, en pensant avec Deleuze (1998), il n'y a peut-être pas une once de philosophie dans toute cette bonne volonté ; parce que la philosophie n'est pas quelque chose qui devrait répondre à la belle âme inexistante de chacun ; parce que philosopher répond toujours à un problème qui nous interpelle radicalement de l'extérieur ; etc. Quoi qu'il en soit, il convient également de se demander à quel point il y a une erreur tactique et grossière dans cette stratégie, car nos adversaires ne sont pas disposés à écouter et une grande partie de la société (y compris beaucoup des étudiants, des parents et même des enseignants d'autres disciplines) n'est pas disposé à considérer cela comme un problème pertinent. Par conséquent, il vaut la peine d'examiner certaines questions inconfortables et de réévaluer notre stratégie.

En adoptant la défensive, n'acceptons-nous pas, tacitement ou hypocritement, le principe selon lequel l'école ne doit pas être traversée par des « querelles idéologiques » ? Ne suppose-t-on pas que l'enseignant doit être « neutre » ? Nous n'acceptons pas que, sous prétexte que les élèves sont obligatoirement à l'école (parce qu'ils sont « captifs », selon le vocabulaire du mouvement « École sans parti », par exemple),<sup>5</sup> l'enseignant doit éviter d'assumer la nature ou les implications politico-idéologiques des idées, des théories philosophiques, au risque de les « endoctriner » ? Et n'admet-on pas que ce sont les politiques publiques qui définissent, de manière péremptoire et de haut en bas, ce qui est bon et ce qui n'est pas bon pour l'école ?<sup>6</sup> Ne sommes-nous pas en train de capituler devant l'agenda néo-ultraconservateur, de devenir les otages du débat autour d'un épouvantail : le « marxisme culturel » ? Ne parions-nous pas, finalement, qu'il s'agit d'une guerre susceptible d'être

---

<sup>5</sup> L'École sans parti est « ... un mouvement politique qui vise à faire avancer un programme conservateur pour l'éducation brésilienne. Il est articulé par des politiciens d'extrême droite, qui défendent l'idéologie ultra-libérale et le fondamentalisme religieux des évangéliques néo-pentecôtistes et du Renouveau charismatique catholique. » [https://pt.wikipedia.org/wiki/Escola\\_sem\\_Partido](https://pt.wikipedia.org/wiki/Escola_sem_Partido). Il a été créé en 2004 et a réussi à faire avancer plus de 50 projets de loi à travers le pays (exigeant notamment la « neutralité » de l'enseignant en classe), dont beaucoup ont été jugés inconstitutionnels par divers tribunaux.

<sup>6</sup> Il est vrai que la politique publique est subordonnée à un jeu de forces démocratique vaste et complexe et qu'une réforme de l'éducation en est le résultat. Mais nous savons aussi à quel point ce jeu démocratique peut être (et est constamment) détourné par des forces puissantes et antidémocratiques, qui restreignent drastiquement la participation populaire et imposent leurs valeurs marchandes. C'est le cas de la réforme menée par le BNCC au Brésil.

menée fondamentalement au niveau du meilleur argument ? Notre supposée arme principale dans cette guerre, l'argumentation rationnelle et académique, a-t-elle une chance face aux tactiques adverses, à la dénonciation, à l'anti-gauchisme hystérique, aux *fake news* et à la mobilisation médiatique sensationnaliste, créant des polémiques creuses et une panique morale, notamment à travers les réseaux sociaux ?

En ce qui concerne la querelle des programmes, nous voudrions croire que la défense d'une politique éducative républicaine aurait le dernier mot ; c'est-à-dire que des garanties légales, constitutionnelles relatives à la structure et à la finalité de l'enseignement public, laïc et gratuit, ainsi que la participation démocratique et active des représentants des réseaux scolaires, des universités et de la société civile, seraient en mesure d'enrayer cette avancée destructrice, privatiste, néolibérale — qui est aussi au Brésil une avancée militaire et « néopentecôtiste ».<sup>7</sup> Rien n'est plus improbable que de disposer d'un tel garde-fou dans un contexte où une grande partie de la société (y compris ses couches policières, judiciaires et médiatiques, et de nombreux parents d'élèves) quand elle ne soutient pas et n'applaudit pas une telle avancée réactionnaire, est largement complice ou indifférente. Les tribunaux peuvent contenir certains abus (comme certaines propositions de lois clairement inconstitutionnelles) mais ils ne peuvent pas être (et ne doivent même pas être) l'instance capable de contenir la plupart des avancées réactionnaires dans les sphères les plus diverses des politiques éducatives. Si tel était le cas, peut-être devrions-nous admettre que la guerre est déjà perdue.

Quelle serait alors la sortie ? Quelle stratégie ? Une partie de cette stratégie nécessaire me paraît évidente : celle de se poser en « doctrinaire », c'est-à-dire au sens où nous n'abandonnerons jamais l'étendard d'une société plus juste, plus égalitaire, contre la violence, contre toutes les oppressions.

---

<sup>7</sup> Outre que le mouvement *École sans parti*, le gouvernement Bolsonaro (dont la principale devise est « Le Brésil avant tout, Dieu par-dessus tous ») est soutenue dès le début par d'importants secteurs des églises évangéliques protestantes et des forces armées. Il a investi dans l'expansion du réseau des collèges militaires et il a proposé la militarisation des écoles. Les dégâts sont grands. Les gouverneurs de certaines régions du pays ont adhéré, par exemple, à la politique d'insertion d'officiers de la police militaire dans les lycées, pour « garantir l'ordre et la discipline ». Nous n'avons pas encore atteint le point culminant d'inclure le créationnisme dans les programmes scolaires, en soustrayant la théorie de l'évolution, mais ce serait sûrement le souhait d'une grande partie des partisans du gouvernement actuel, qui créent de temps à autre des controverses autour de contenus scolaires qui contredisent leurs convictions religieuses et politiques.

Nous sommes doctrinaires, si doctrinaire signifie lutter contre le machisme, la misogynie, le sexisme, la LGBTQI+phobie, le racisme et autres formes de violences et de préjugés pré-paléolithiques. Nous sommes doctrinaires, si doctrinaire signifie nier qu'un régime représentatif extrêmement imparfait (c'est le moins qu'on puisse dire) puisse déterminer ce qui est le mieux pour la majorité, sans participation populaire, sans débat raisonnable. Nous sommes doctrinaires, si doctrinaire signifie défendre la laïcité de l'État, les acquis des droits de l'homme, la défense de l'environnement et la nécessité de prendre au sérieux les menaces du changement climatique. Nous sommes doctrinaires, si doctrinaire signifie défendre les réserves écologiques et indigènes, les *quilombolas*, les riverains et tous les gens qui vivent avec le minimum, qui vivent fondamentalement et héroïquement de l'effort de leur travail, manquant de soutien public pour vivre une vie plus digne et heureuse.

La philosophie à l'école n'est pas une simple présentation de la diversité des perspectives théoriques possibles ; pas même un simple complément à la croissance morale, citoyenne et professionnelle de l'étudiant. Soit elle est un engagement envers des valeurs telles que celles indiquées ci-dessus, soit elle est un simple ornement dans une société qui avance à grands pas vers sa propre destruction. La question de l'endoctrinement scolaire est un faux problème. Il peut et doit y avoir dans les écoles des personnes qui ne sont pas d'accord avec ces « principes de base ». C'est inévitable, et c'est ce qui se passe toujours. Doctrine contre doctrine. Il y a des professeurs plus libéraux, plus conservateurs, d'autres plus anarchistes, plus gauchistes, plus socialistes, peu importe ; c'est salutaire ! L'école doit accommoder dans les limites de la loi et des décisions démocratiques toutes les tendances présentes dans la société. Et les étudiants ne sont pas des « tables rases », des « captifs », des êtres naïfs facilement influençables. Ils forment un « peuple enfant », comme disait Alain (1995), traversé par les expériences, les angoisses et les attentes les plus diverses, et leur capacité à disposer de ce qui leur est présenté ne peut être minimisée. Sinon, toute proposition pédagogique serait un succès phénoménal.

Bref, je ne peux manquer d'être doctrinaire dans la défense d'une école radicalement démocratique, entendue comme une école qui est l'antichambre d'une société qui élargit de plus en plus l'exercice d'une démocratie radicalisée, ce qui implique le dialogue avec toutes les idées et cultures existantes sur la planète (même le créationnisme et le militarisme, en tant que présentés comme des idéologies pré-paléolithiques tels qu'ils sont véritablement). Ma doctrine se heurte à la doctrine de ceux qui pensent qu'il faut interdire ceci ou cela, et surtout qu'il faut censurer, asphyxier ceux qui pensent différemment

de moi, sauf excroissances comme la haine, l'homophobie et le racisme, non pas tant à cause des lois qui les interdisent, mais plutôt à cause de la conquête démocratique d'une école de plus en plus ouverte au débat et à la différence. Ma doctrine se heurte à la doctrine de ceux qui croient que certains contenus de programmes ne peuvent pas être à l'école parce que certains pères et mères croient que certaines idées sont « dangereuses » parce qu'elles ne sont pas conformes à leurs croyances religieuses. Ma doctrine dit qu'il faut débattre, à l'école, de la nature et des significations des doctrines religieuses, mais que l'enseignement religieux n'est pas de mise à l'école, car il s'agit d'une question d'ordre intime, au risque de stimuler une lutte fratricide entre croyances divergentes.

Enfin, toute méfiance que nous pouvons avoir par rapport au pouvoir de la science et du débat rationnel, ainsi que par rapport au caractère « raisonnable » des processus décisionnels dans les démocraties capitalistes, ne devrait pas, en ce contexte, annuler la défense radicale du principe de laïcité, le seul à garantir le respect de l'État vis-à-vis de toute croyance particulière sur le surnaturel, comme un certain apprentissage de base des sociétés contemporaines. De même, toute relativisation des principes fondamentaux des droits de l'homme, de la diversité culturelle et de genre, ainsi que de la préservation de l'environnement et du souci de la souffrance animale n'est pas acceptable. Ce n'est pas seulement « la science » qui nous pousse à le faire, mais la plus grande fusion de la rencontre des cultures (comme le suggère Ailton Krenak, 2019) et le souci de nos propres idées (quoique tordues) de la société et de la survie de l'espèce. Tout cela fait que la force de l'extrême droite, qui défend des idées radicalement opposées à celles exposées ici, et qui a récemment pris le pouvoir ces dernières années, dans différents coins de la planète, de l'Amérique du Nord à la Hongrie, de la Turquie au Brésil, s'imposent aujourd'hui comme la plus grande énigme et le plus grand obstacle à surmonter.

Face à un tel scénario de déboires, de *dystopie* croissante, de violence, d'intolérance, de destruction, d'hypocrisie, la vie et l'œuvre d'Oswald de Andrade brillent comme un antidote, une large avenue pleine de potentiel, d'anticipation généreuse. L'Anthropophagie d'Oswald, plus qu'un ramassis de thèses brillantes et délirantes est une plateforme de questions indissociables de la vie de son auteur, où prévaut le choc avec des dimensions politiques et

sociales défavorables.<sup>8</sup> Les défis d'Oswald sont encore les nôtres et ils se résument à planter le drapeau, resserrer les rangs pour défendre les transformations nécessaires pour dépasser la mentalité coloniale. Parmi les éléments qui composaient sa plateforme anthropophage, je souligne :

(1) l'exercice de réinvention du langage dans la politique, dans l'art, dans la pensée ;

(2) un « discours franc » (*parrhésiastique*), à la fois studieux, rigoureux et libre (« voir avec des yeux libres » c'était une de ses devises) ;

(3) un appétit de synthèse, inséparable de l'urgence des positions toujours partielles, précaires, provisoires, de l'inlassable exploration de l'expérience lacunaire, biaisée, contradictoire du réel (principe qu'Oswald emprunte à Hegel : « la vie est mouvement, une contradiction éternelle entre le dogme et la révolution ») ;

(4) le « sentiment orphique », dans lequel l'amalgame entre vie et travail affronte les défis les plus radicaux de l'existence : l'amour, le sexe, la finitude, la révolution comme promesse d'un devenir-autre (principe qui le rapproche de Bataille) ;

(5) le matriarcat comme traduction d'une division sexuelle équitable du travail et des plaisirs ;

(6) le « communisme primitif » dans la reconnaissance des cultures de résistance noires et indigènes.

Partout où la projection de l'un de ces principes, de ces gestes, de ces dérives fait défaut, nous ne sommes plus dans le cadre de l'anthropophage oswaldienne.

Historiquement, au Brésil, il semble y avoir une nette continuité entre les différents « anticommunismes » de la première moitié du XXe siècle à nos jours : de celle créée dans les rues contre Getúlio Vargas lors de la révolution constitutionnaliste de 1932 à la violence de la dictature de *l'Estado Novo* (1937-1945) ; du conservatisme et de l'infamie sanguinaire qui ont marqué la

---

<sup>8</sup> C'est à la fin des années 1940, après la Seconde Guerre mondiale, face à la guerre froide et aux luttes de pouvoir intenses dans le cadre de la politique nationale au Brésil, qu'Oswald commence à développer philosophiquement ses thèses autour de l'anthropophage, présentées de manière plus artistique-avant-gardiste dans son *Manifeste anthropophage* de 1928. Andrade (1982).



dictature civil-militaire de 1964-1986 aux attaques actuelles des groupes réactionnaires contre ceux qui luttent pour les droits, la justice sociale et plus d'égalité. Nous vivons le cauchemar épouvantable du retour du truquage de l'État par des forces rétrogrades, obéissant de manière flagrante aux intérêts de l'accumulation économique, de la concentration des revenus — et de la culture des armes et de la violence, des pesticides et de la destruction des forêts, de la violence génocidaire contre les populations vulnérables, sans aucun engagement programmatique pour surmonter efficacement le scénario de pauvreté et de violence dans notre pays.

Les douze années de gouvernement du PT n'ont pas réussi à rompre avec les vestiges esclavagistes et violents de la domination coloniale dans la culture et les institutions brésiliennes, ainsi qu'avec la subordination de nos élites aux intérêts du capital international, malgré quelques avancées significatives dans l'implémentation de politiques plus républicaines, notamment en ce qui concerne à la répartition des revenus, à la garantie des droits et à la démocratisation des universités (en particulier à travers des politiques affirmatives), pour ne citer que trois attributions fondamentales de l'État aujourd'hui gravement compromises. Le déficit social obscène, l'insécurité de milliers de personnes menacées dans leurs droits fondamentaux et les énormes inégalités économiques, qui ont toujours placé le pays parmi les pires de la planète, dans les aspects les plus divers (éducation, sécurité, assainissement de base, etc.) n'ont pas encore trouvé une conjonction de forces capable de les vaincre.

Si la perspective historico-philosophique de l'Anthropophagie nous invite à réévaluer la complexe « soupe civilisationnelle » de notre pays à la lumière des aspects les plus évidents et les plus cruels de la domination capitaliste mondiale, elle ne se veut évidemment pas une sorte de panacée, une sorte de plan de sauvetage, comme Oswald l'a parfois peinte, dans une perspective visionnaire. Il s'agit plutôt d'une lecture possible des aspects centraux de ce bouillon, à revisiter sans cesse ; un discours qui se veut émancipateur. Non pas une tentative de traduction de l'identité nationale, avec laquelle elle est souvent confondue, mais plutôt la perception prismatique du caractère utopique d'une possible plateforme politico-culturelle globale et émancipatrice. La synthèse du « barbare technicisé » est le spectre d'une voie qui s'annonce dans les multiples contradictions, temporalités, incongruités d'un complexe civilisationnel à la fois dynamique et boiteux, dont Oswald a

cherché à établir l'expression dans ses essais, en ses textes journalistiques, dans sa poésie, dans sa dramaturgie et dans ses romans.<sup>9</sup>

En revanche, les contextes économiques, politiques, culturels et sociaux à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle ne peuvent bien sûr pas être abordés sans plus tarder avec des paramètres conceptuels élaborés dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'avancée du capitalisme mondialisé ; la volatilité destructrice du capital financier transnational ; la force écrasante de l'industrie des médias et de l'industrie du divertissement ; la destruction sans précédent de l'environnement, la pollution et la croissance urbaine désordonnée ; les réseaux de trafic de drogue et de contrebande d'armes interconnectés avec des ramifications étatiques et commerciales de toutes sortes ; les mutations de la biopolitique à travers les dispositifs mobiles et numériques d'information et de surveillance ; le décentrement postmoderne de la production culturelle et la « fin des grands récits de légitimation » (ou, à tout le moins, leur dispersion radicale) ; tout cela configure, en termes généraux, un scénario chaotique, infiniment plus complexe que celui du Brésil et du monde dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Et ce sont là des questions qui forment l'horizon dans lequel tout enseignement de la philosophie peut prendre sens. Mettre en évidence et analyser les lignes de continuité et de discontinuité de l'Anthropophagie avec la contemporanéité est un énorme défi, impliquant des conceptions de la production textuelle, des temporalités, des politiques et des affections diverses.

L'anthropophagie a été la première tentative systématique de prendre au sérieux, de manière à la fois joyeuse, positive et critique, des aspects des cultures amérindiennes comme fondamentaux pour repenser nos horizons culturels, sociaux et politiques. Évoquer les modes de pensée et de vie des peuples indigènes et noirs dans les villages indiens et les *terreiros* (lieux de culte des religions afro-brésiliennes) comme étant philosophiques et politiques implique une reconfiguration de ce que nous entendons communément et de manière eurocentrique par actions et pensées philosophiques et politiques. Cela remet en cause la place et le contenu du discours et de l'action. Qui évoque quoi ou qui ? D'où ? Au nom de quoi ou de qui ? La reconfiguration *décoloniale* des savoirs n'est pas (ou est très loin

---

<sup>9</sup> Il existe deux traductions françaises de textes clés d'Oswald, toutes deux malheureusement épuisées : Andrade (1982) et Andrade (2000).

d'être seulement) une « mode » ou une importation paradoxale de théories produites dans les centres hégémoniques au nom de savoirs périphériques niés.

— Elle est la maturation des luttes et des recherches ;

— C'est aussi une mise en tension de/dans les apories de la production de la pensée occidentale hégémonique elle-même.

Et ces deux aspects sont toujours enchevêtrés. Qui évoque quoi ou qui ? Au nom de quoi ou de qui ? L'évocation d'Oswald de Andrade et de l'Anthropophagie fait ressortir ces deux aspects entremêlés. Oswald évoque des aspects des cultures amérindiennes qu'il lit et interprète à sa manière. Une culture prétendument matriarcale et communiste, une « réalité sans complexes, sans folie, sans prostitution et sans pénitencier du matriarcat de Pindorama », comme il termine, grandiloquent, son Manifeste Anthropophage de 1928. Penser une cosmopolitique fondée sur l'Anthropophagie implique de connaître, re-connaître, re-voir, re-examiner cette évocation. Maturation et mise en tension.

Mise en tension, car cet examen nous oblige à un face-à-face entre nos approches des cultures indigènes et afro-brésiliennes et notre eurocentrisme. Nous, les Brésiliens (et Oswald lui-même) toujours si bien formés par la « haute culture européenne », mais qui, au-delà de toute mode, nous nous reconnaissons dans la critique européenne de l'eurocentrisme, de Montaigne et Rousseau à Lévi-Strauss, Clastres, Bataille, Deleuze ou Derrida.

Oswald a présenté un programme philosophico-politique anti-eurocentrique et décolonial : pas seulement une relecture critique et parodique des appropriations des cultures amérindiennes par l'Occident, comme dans *Poesia Pau-Brasil* (Andrade, 2000), mais aussi la formulation d'une plateforme utopique-révolutionnaire anthropophage, c'est-à-dire une plateforme qui serait, dans son essence, « matriarcale », c'est-à-dire féministe et « communiste » : les loisirs contre les affaires (le *ócio* [otium] contre le *negócio*)<sup>10</sup> ; humour et joie contre le travail, l'usure, l'héritage. Certains textes d'Oswald préfigurent déjà l'intersectionnalité entre les perspectives indigènes, noires et féministes.

Nous pouvons identifier dans cette plateforme de nombreux défis pour les perspectives philosophiques et politiques non-eurocentriques, et

---

<sup>10</sup> « Affaires » en portugais s'écrit littéralement *negócio*, du latin, « la négation du *otium* ».

particulièrement inspirantes pour l'enseignement de la philosophie au lycée.<sup>11</sup> Enfin, je ne cite que trois ensembles de questions qui avancent dans cette direction.

1. Philosophie et littérature : (a) les limites du langage — les mythes et la littérature avancent des questions sur lesquelles la philosophie en général patine ; (b) le langage (néo)concrétiste, la surface du texte, l'écriture contre la transcendance ; (c) la double nature fictionnelle-rationnelle des mythes et de la métaphysique ; (d) le caractère fictionnel des récits de voyage et, plus tard, de l'anthropologie — l'impact de ces récits sur la dynamique même du développement de la philosophie occidentale, à commencer par Montaigne et Rousseau.

2. L'horreur de l'anthropophagie et du génocide colonial comme (a) l'envers du tournant anti-sacrificiel du monothéisme, qui a déclenché toutes sortes de violences dans les sociétés étatiques, et qui, en tant que tel, (b) cache et déguise les pulsions cannibaliques infiniment plus violentes et meurtrières que l'anthropophagie guerrière ou funéraire des Amérindiens.

3. Réévaluation des cosmologies et ontologies occidentales dans une perspective amérindienne : (a) les « cosmo-appréhensions indigènes » comme philosophie — problèmes de traduction et de traditions, ou de modes de vie — et (b) à partir de là, la réévaluation des limites de la philosophie occidentale face aux crises, les conflits ou l'épuisement désespéré de la civilisation et de ses utopies.

Voilà un bon programme pour situer l'Anthropophagie au milieu des études philosophiques sous les tropiques et de son enseignement dans les écoles, dans une perspective doctrinale, d'une révolte contre toute la bêtise, la mesquinerie et la violence de ces nouveaux vieux chiens de garde, fanatiques religieux de « l'anticommunisme ».

### **Bibliographie**

Alain (1995). *Propos sur l'éducation*. Quadrige/PUF.

Andrade, O. (1982), *Anthropophagies*. trad. Jacques Thériot, Flammarion.

---

<sup>11</sup> J'ai essayé d'esquisser quelques idées à cet égard dans Ceppas (2017).

Andrade, O. (2000), *Bois Brésil. Poésie et manifeste*, trad. Antoine Chareyre, Éditions de la différence.

Ceppas, F. (2017). Anthropophagie pour une éducation émancipatrice. *Le Télémaque*, n° 52 – 2017-2, 109-118

Deleuze, G. (1998). *Proust et les signes*. Quadrige/PUF.

Krenak, Ailton (2019). *Ideias para adiar o fim do mundo*. Companhia das Letras.